L'existentialisme

Autor(en): **Barbezat, Ch.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **9 (1952)**

Heft 5

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-996989

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'existentialisme

par le prof. Ch. Barbezat

Note de la rédaction. *Depuis qu'elle existe, notre modeste revue s'est efforcée d'être pour tous ses lecteurs, un guide sûr, un conseiller à la tête froide, dépouillé de toute ambition partisane. Elle s'est entourée, pour cela, de quelques collaborateurs qui, de par leur fonction ou leurs qualités personnelles lui offrent le maximum de garanties d'objectivité.*

Un problème, qui intéresse tout particulièrement nos jeunes lecteurs, n'a jamais été traité par elle jusqu'à ce jour: celui de l'existentialisme.

Après avoir entendu un excellent exposé sur ce sujet d'actualité, nous n'avons pu résister au désir de solliciter de son auteur, Monsieur le Professeur Charles Barbezat de Zurich, un article destiné à révéler à nos lecteurs l'essentiel de ce mouvement assez singulier et assez captivant pour qu'on lui accorde quelque attention.

Dans l'exposé qui va suivre, Monsieur le Professeur Barbezat nous donne tout d'abord une définition de l'existentialisme: description qu'il a rendue le moins ardue possible pour ceux de nos lecteurs les moins familiarisés avec les arcanes philosophiques... Il met, ensuite, en évidence les ombres nombreuses et aussi les rares lumières de cette doctrine nouvelle qu'il met en parallèle, en guise de conclusion, avec la doctrine chrétienne basée sur la foi, l'espérance et l'amour.

Puissent tous nos jeunes lecteurs qui seraient tentés par l'expérience existentialiste, méditer les sages propos de Monsieur le Professeur Barbezat que nous remercions du même coup pour sa si précieuse et si utile collaboration.

Fr. Pellaud.

Depuis une dizaine d'années, le terme d'existentialisme se rencontre dans tous les journaux, dans toutes les conversations, et bien peu d'entre nous seraient capables de dire exactement ce qu'il faut comprendre sous ce mot. Devenu aussi vague que celui de romantisme, il prête en effet à de multiples confusions. Essayons d'analyser celui dont tout le monde parle, qui s'exprime par le théâtre, le film, le roman, la mode et dont un écrivain français, J.-P. Sartre, est le représentant le plus connu. Il ne s'agit pas d'une véritable philosophie, c'est même la négation de toute sagesse possible. C'est plutôt une attitude, un mouvement, un style de vie.

Ce qui le caractérise tout d'abord, c'est le refus de toute explication tant soit peu rationnelle de la réalité. C'est dire qu'en celle-ci, il n'y a rien qui corresponde à l'idée que nous nous en faisons, même en tant qu'homme de science. La seule certitude que nous possédions est celle de notre propre existence concrète, vécue par un moi dans son unicité, celle dont le développement dans un temps et l'espace constitue une destinée. L'existence vécue par un sujet particulier, ce qu'il éprouve et non pas ce qu'il pense ou ce que sa raison conclut, est l'unique réalité que nous ayons à considérer.

Cette existence est inexplicable, ne s'inscrit dans aucun ordre préétabli et qui lui survive. Elle est un fait auquel nous ne pouvons trouver aucune raison d'être. Elle ne peut être comprise, elle est absurde ; nous ne pouvons que la décrire. Cette description de l'existence concrète est à la base de tout le mouvement existentialiste.

Si j'essaie de prendre conscience de ce qu'est mon existence, je me vois *jeté au monde* auquel je ne saurais dénier une sorte d'existence différente de la mienne. J'y suis jeté comme un aérolithe sorti d'un chaos inintelligible. Rien ne me relie à quelque chose ou à quelqu'un d'où je serais sorti. Je suis là. C'est tout.

Je suis pour la mort. Je veux dire que ce qui constitue le fond même de mon existence c'est cette marche consciente vers son anéantissement définitif, ce goût de mort inséparable de toute vie réfléchie.

A la réflexion, le monde tel que je le vois, c'est-à-dire les choses qui m'entourent, n'existe pas en tant que choses obéissant à des lois qui leur seraient propres. Il n'y a pas de nature dans le sens usuel du mot, c'est-à-dire un tout organisé. Ce que j'appelle choses, ce qui donne forme au monde, ce sont des *projections* de mes propres besoins, un reflet de mon existence dans un *existant brut*, dans quelque chose qui s'impose à moi et qui est absurde. Monde et nature n'ont rien à me dire, et sont tout au plus un miroir où se reflète l'image de mon moi, misérable Narcisse qui monologue.

Si j'essaie d'atteindre ce quelque chose dans son existence, de le vivre, (non pas de le comprendre, cela est impossible), tout ce que j'appelais choses se fond en une masse visqueuse, sorte de gélatine informe, flux sans raison, sans nécessité, sans relations fixes avec rien. Le seul terme que je puisse lui attribuer est : *Ça.* La seule sensation que je puisse éprouver est *la nausée.* Etre jeté au monde, c'est être jeté à *ça*, qui m'engloutira bientôt.

Mais je suis aussi jeté aux autres. Les autres ce sont les hommes, ceux qu'on appelle mes semblables, indissolublement liés à mon existence vécue. Ils m'imposent leur présence comme des êtres qui prennent conscience de mon existence. Ces autres me regardent et qui dira l'horreur de ce regard qui prend possession de moi. Chacun n'existe que pour soi ; et voici qu'en eux, je ne suis plus pour moi, je suis pour eux. Ils me hantent. Impossible de leur échapper, car ils me sont toujours présents, même dans la solitude. Aucune relation d'amour n'est possible avec l'étranger. La communion d'âmes est quelque chose de dégoûtant, qui repose sur la mauvaise foi. Mon existence n'est unie à une autre existence que par sa différence essentielle. *Les autres c'est l'enfer.*

Il n'y a pas d'absolu. *L'Autre n'existe pas.* Un Etre qui serait à la fois en soi et conscient, source de l'ordre et de toute intelligibilité, bien suprême d'où découlerait tout bien et toute justice, Père qui me donnerait des semblables, Dieu qui serait l'absolu auquel se rapporterait toute chose, un tel être n'existe pas. Il n'y a aucun absolu, sous aucune forme, auquel je puisse rattacher mon existence, celle du monde et celle des autres. Tout est absurde, sans relation à rien. Vivre, c'est pour moi prendre conscience du néant.

Comme il n'y a ni nécessité, ni loi, mon existence est pure liberté, jaillissement d'actes sans raison. Je suis *condamné à la liberté.* Non pas à la liberté de choix qui supposerait au moins l'existence des choses, mais liberté absolue, sorte de pure spontanéité indéterminée qui fait que j'embrasse mon semblable ou le tue, abrège mon existence ou la laisse s'écouler sans aucune raison. L'acte authentique (qui agit par soi, sens du mot grec) n'a pas à se légitimer devant rien ni personne. Il a sa justification en lui-même. Vivre authentiquement, c'est vivre en *homme libre.*

Les disciples de cette secte étrange veulent vivre authentiquement. En fait, la plupart tombent dans un égocentrisme passif qui laisse libre cours à toutes les manifestations de l'affectivité ou de l'instinct. Les plus doués essaient de se comporter en surhommes. Les plus malins font de la littérature.

Que répondre à cette description, si ce n'est qu'elle est le résultat d'un parti pris, qu'elle est unilatérale ? Pascal ayant le même dessein, celui de peindre l'existence vécue, employait la méthode du renversement du pour au contre. Il savait que pour épouser le réel, il fallait le peindre sous tous ses aspects. Les affreux simplificateurs que sont les existentialistes, montrent uniquement une des faces d'une réalité multiforme qui est la plus riche que nous connaissions, notre propre existence. Ils obtiennent ainsi une épouvantable caricature, celle que pourrait peindre un homme ayant subi un choc moral trop fort, et qui sombre dans le désespoir.

La réfutation de la thèse fondamentale qu'il n'y a rien dans la réalité qui corresponde à l'idée que nous en avons, que rien n'est explicable, et que seule la description est possible, cet irrationalisme complet, exigerait une discussion philosophique qui ne peut être abordée ici. Mais nous plaçant sur le terrain de l'existentialisme, nous pouvons comparer ce qu'est le vécu pour l'homme, que nous appellerons normal, à l'image que nous en donne J.-P. Sartre.

Oui, nous éprouvons parfois une certaine angoisse devant le mystère de notre apparition sur cette terre, mais plus foncier encore est le sentiment que nous ne sortons pas du néant. Nous avons une mère. Nous sommes enfant et restons enfant. Ce lien existentiel est le plus indestructible peut-être. Nous ne nous éprouvons pas comme un aérolithe, mais comme appartenant à la nature humaine, le fruit d'une race. L'existentialisme ignore systématiquement la mère, l'enfant, les ascendants, comme s'ils n'étaient que des idées.

Oui, nous connaissons tous à certaines heures l'angoisse existentielle. La mort, surtout celle de ceux que nous aimons (c'est la seule que nous vivions) nous déchire, nous fait goûter l'amertume de notre finitude. Mais plus caractéristique de notre vie est cette espérance qui ne s'éteint jamais, cette foi en la minute qui va suivre celle qui nous échappe, cette confiance en demain pour lequel nous travaillons et auquel nous remettons tant de tâches. Le mourant songe à l'avenir. Les catastrophes naturelles et la malignité des hommes détruisent, mais chaque jour le champ est de nouveau ensemencé et la ville renaît de ses cendres. Vivre c'est espérer.

Oui nous restons interdits et troublés devant le mystère du monde que bien maladroitement nous essayons d'enclore dans le réseau de nos concepts. Nous éprouvons parfois l'angoisse pascalienne devant l'immensité de l'univers et la faiblesse du roseau pensant que nous sommes, mais combien plus existentielle est cette assurance d'un ordre auquel est soumis toute chose, dans lequel nous sommes compris. Le narcissisme sartrien est une maladie de littérateur. Pour l'enfant le monde est un livre d'images où il apprend à se connaître. Pour l'homme de science il est le code des lois de la nature. Le poète y découvre des signes et des concordances qui constituent le poème du réel. L'homme religieux le prend comme une bible où se retrouvent les traces du Créateur et où se manifeste sa présence. Le lien existentiel qui nous unit au monde est communion. Ce que nous ressentons normalement, ce n'est ni l'absurdité, ni le non sens, mais la familiarité et l'amour. Le monde est mystérieux, mais comme la parole et le silence de l'être aimé.

Oui, les autres, nos semblables peuvent être l'enfer. Ils nous demandent souvent ce que nous ne voulons pas leur donner ; ils éveillent en nous des sentiments hostiles. Mais combien plus existentiel est l'amour que nous leur portons. Ils sont présents à chaque frémissement de notre existence, nécessaires comme l'air frais que nous respirons, si chers que l'idée de les perdre tous n'est pas supportable. Il sont, sans doute, la source de nos peines, mais combien plus celle de nos seules vraies joies. Compagnons sans lesquels le pain n'aurait plus aucun goût, mère qui fut la première «autre», père, frères, épouse, amis, camarades qui nous sont unis que nous devrions le plus souvent dire : « Nous », et non « Je », ce qu'ils nous révèlent tous, c'est l'amour ; et quand nous courons un extrême danger et crions : « Au secours ! », cet appel exprime toute la confiance foncière que nous gardons en un frère inconnu. Le fond de l'existence, c'est l'amour.

Oui, Dieu reste le Dieu caché. La nuit semble souvent impénétrable dans laquelle il se dérobe, et ceux qui lui furent le plus fidèles ont à certaines heures connu l'agonie de l'abandon. Mais combien plus existentielle est cette présence de l'absolu en nous, la présence du Seigneur, si existentielle que Sartre lui-même ne saurait s'en délivrer et se jette sur lui avec la rage du désespéré. Vérité, Justice, Etre en soi, Bien suprême, Dieu, quel que soit le nom que nous lui donnions l'AUTRE, l'Absolu, reste la mesure de toute chose et de nous-mêmes. Nul ne lui échappe, car il est plus nous-même que nous-même et l'existentialiste sait bien que c'est avec lui qu'il mesure son néant. L'acharnement de J.-P. Sartre à se mesurer avec Dieu en est la meilleure preuve.

Oui, dépeindre la condition humaine, c'est faire la peinture de nos misères, de nos souffrances, de notre angoisse, mais aussi celle de notre grandeur, de nos joies et de notre confiance. L'existence est une croix, dit le Chrétien, mais elle est faite de foi, d'espérance et d'amour. Cette description n'est-elle pas plus près de la réalité vécue, que la ténébreuse caricature que nous propose la mélancolie existentialiste, crise de démoralisation, après les terribles épreuves qu'a subies l'Occident ?

* * *